



ABONNEMENTS
 Un an, \$2.00 - Six mois, \$1.00
 Trois mois, 50 cents.
 5 cents. le numéro.

1^{RE} ANNÉE, No 3.—SAMEDI, 27 NOVEMBRE 1897.

H. ROULLAUD et GEO. DE MARTIGNY, Rédacteurs-Propriétaires.
 BUREAUX, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

PETITES ANNONCES
 Pour les annonces ne dépassant
 pas 50 mots, - - - - - 25 cts.
 Pour les annonces et réclames à long
 terme, on traite à forfait.

DIALOGUE MATRIMONIAL

Un de nos amis, sténographe en grève, se trouvant dans un tramway de Lachine dos à dos avec deux messieurs élégants qui causaient du TRAIT D'UNION, eût l'idée de recueillir, au profit du public, l'intéressante conversation qu'il entendait malgré lui. Voici les notes que nous a communiquées notre ami.

A.—Alors, tu dis que c'est sérieux ces petites annonces matrimoniales du TRAIT D'UNION ?

Z.—Absolument. Du reste ce genre d'annonces n'est une nouveauté qu'ici. Dans tous les pays la chose se fait couramment, à la grande satisfaction des personnes des deux sexes qui désirent se marier et qui ne trouvent pas dans le cercle de leurs relations le conjoint désiré.

A.—Allons donc ! Est-ce que, quand on veut réellement se marier, l'on ne trouve pas toujours l'objet de son goût, sans avoir besoin de recourir à un journal ?

Z.—Eh ! non, on ne trouve pas toujours. La preuve c'est que toi-même, qui as tant envie de te marier, tu ne peux rencontrer celle que ton cœur désire.

A.—C'est parce que je considère le mariage autrement que les sots qui disent que c'est une loterie, et que je veux m'entourer de toutes les garanties possibles contre ses redoutables aléas. Sans cela, tu sais bien que je n'aurais qu'à choisir entre toutes les jolies filles de ma connaissance.

Z.—Justement. Tu ne choisis pas parce que parmi ces gracieuses personnes tu n'en juges pas une capable d'assurer ton bonheur en assurant le sien. Cette réserve est raisonnable ; mais tu es bien près de la limite d'âge, mon pauvre vieux ! Tu perds tous les jours un lambeau des avantages de la jeunesse, et, ma foi !...

A.—Oui, je comprends. Le mariage envisagé sérieusement, pesé, réfléchi, n'est pas toujours d'un accomplissement facile. Mais comment veux-tu qu'un journal, que je veux bien croire honorable, puisque tu le dis, puisse prétendre

me fournir des chances de réussite là où malgré mon désir, malgré mes grandes relations, je n'ai pu trouver à ma convenance ?

Z.—Tu ne me supposes pas intéressé à la prospérité du TRAIT D'UNION, soit en qualité de commanditaire, soit en qualité d'agent ?

A.—Oh ! non.

Z.—Je puis donc te dire, sans éveiller ta juste méfiance, tout ce que je pense en bien de cette nouvelle institution ?

A.—Oui, dis.

Z.—Voilà. Il te faut, à toi, en raison de la position que tu es appelé à occuper bientôt, une épouse d'une honnêteté rigoureuse ; d'une éducation soignée ; instruite sans être savante, et capable de gouverner intelligemment ta maison pendant tes absences périodiques. Et cela sans compter les autres conditions que tu exiges : la beauté, la nuance des cheveux, l'élégance, etc.

A.—Oui... après ?

Z.—Ne souris pas... Tu as raison ; mais parce que tu n'as pas trouvé toutes les conditions imposées par tes légitimes espérances réunies chez une seule des jeunes filles de ta connaissance, dois-tu en conclure que ton idéal n'existe pas ?

A.—Non, certes.

Z.—Tu le cherches, alors ?

A.—Je le cherche.

Z.—Où ?

A.—Où ?... Est-ce que je sais, moi ! Je le cherche, je l'attends, je le désire, je l'appelle...

Z.—Appelle-le plus fort alors.

A.—Comment ?

Z.—Si tu n'as pas assez de voix, sers-toi du TRAIT D'UNION.

A.—Voyons, mon cher ami, es-tu sérieux ?

Z.—Parfaitement. Tu admets que la jeune fille douée de toutes les qualités que tu réclames existe quelque part ? Eh bien, puisque tu ne l'as pas trouvée dans ton entourage, risque une annonce de ce genre dans le TRAIT D'UNION : — « Jeune homme, 28 ans, pas mal de sa personne, belle position, désire épouser jeune fille de 20 à 23 ans, blonde, jolie, élégante, bien élevée, honnête, appartenant à une famille honorable ayant un rang social conquis autre-

ment que par la fortune... » ou quelque chose d'approchant.

A.—Ah ça ! crois-tu qu'une jeune fille dans ces conditions ferait cas d'une telle annonce ?

Z.—Et pourquoi pas ?... Le TRAIT D'UNION est un journal élégant, honnête, de bonne compagnie, bien rédigé, intéressant et respectueux pour ses lecteurs. Nouveau-né, il a été bien accueilli et avant peu pénétrera partout. Or, les qualités que tu veux chez ta future épouse sont celles d'une femme d'intérieur. Ne peut-il exister, à Montréal ou ailleurs, une jeune fille réunissant ces qualités, n'ayant d'autre famille que sa mère, par exemple, et ne fréquentant pas la société joyeuse, brillante et bruyante que tu fréquentes, toi. Cette jeune fille et sa mère ne peuvent-elles avoir rêvé un mari et un gendre comme toi ?... C'est possible, n'est-ce pas ? Eh bien, pourquoi la lecture de cette annonce ne les détermineraient-elles pas à une démarche, toute simple, dans le but d'entrer en relations et de tomber d'accord avec toi ?... Et, par suite, l'amour et la raison aidant, me fournir l'occasion d'aller bientôt à la noce et de jouir longtemps de ton bonheur ?

A.—Mais, voyons, mon ami, ne trouves-tu rien de choquant à l'idée qu'une jeune fille fera ou laissera seulement faire une pareille démarche ?

Z.—Mais pas le moins du monde ! Est-ce que toutes les jeunes filles à marier avec lesquelles tu as dansé ou musiqué ne t'ont pas fait des avances d'une autre nature mais non moins significatives ? Tu es beau garçon, riche, intelligent, parfaitement honorable, et, de plus, en quête de femme. Pourquoi veux-tu qu'une jeune fille désireuse d'épouser un gaillard comme toi, qui, je le dis sans flatterie, ne se trouve pas tous les jours, recule à l'idée seule de le rencontrer parce qu'il lui faudra accomplir un petit acte matériel qui n'a d'autre défaut que l'originalité ?

A.—Mais les préjugés, mon ami, les préjugés ?

Z.—Laisse-moi donc tranquille avec tes préjugés ! Est-ce que si tu trouves normalement la femme désirée, le père, la mère, le tuteur et